

Le programme cadre de français au collégial

Viateur Beaupré

Number 46, May 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56989ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaupré, V. (1982). Le programme cadre de français au collégial. *Québec français*, (46), 90–91.

Le programme cadre de français au collégial

par viateur beaupré

Depuis dix ans, le programme de français du niveau collégial a fait couler presque autant d'encre et de sueur qu'il a coulé d'eau et d'argent vers la Baie James. Il fallait harnacher. Les professeurs voulaient harnacher l'enseignement du français; le ministère de l'Éducation, par l'entremise de la DGEC, voulait lui aussi harnacher cet enseignement et, par la même opération, harnacher les enseignants en les transformant en turbines ou, plus modestement, en transformateurs pour «les besoins langagiers du s'éduquant». Pour harnacher, il a fallu, de part et d'autre, déplacer bien des montagnes de gravier et de glaise, forer, dynamiter. De part et d'autre, les projets de programme se sont multipliés, empilés, annulés. La DGEC, systématiquement, a bloqué et enterré au bulldozer ceux des enseignants; et ceux-ci ont dynamité non moins systématiquement ceux de la DGEC. Le tout, dans un climat de fièvre, d'inflation, de crise de nerfs et d'énergie.

Mais la météo nous annonce que le printemps pourrait arriver bientôt pour les castors.

À la réunion du Comité pédagogique, le 11 décembre dernier, la DGEC a fait savoir que les objectifs du futur programme-cadre avaient franchi la barrière des sous-ministres. Quand un programme a franchi cette barrière, il n'est plus à prendre ou à laisser: il est à prendre, sans même un grain de sel. Et ce programme serait à prendre en septembre 1983. La DGEC a fixé les objectifs lointains, les grandes orientations; les sous-ministres ont entériné le tout; il ne restait donc plus qu'à demander aux enseignants s'ils étaient disposés à travailler de concert avec la DGEC pour construire les turbines, le programme-cadre, sous le barrage. Encore une fois, les enseignants ont dit non. Pour plusieurs raisons:

1. Travailler aux turbines, ce serait approuver un projet de barrage élaboré sans tenir aucun compte ni des soupirs ni des clameurs des autochtones.

2. Obstinément, comme un ordinateur programmé par un robot ou comme un bulldozer emballé, la DGEC a enterré tous les projets des enseignants, pour mieux faire avancer le sien. Les enseignants ne voient pas pourquoi, de guerre lasse, ils accepteraient de copiloter le bulldozer.

3. Depuis dix ans, les collèges ont modifié, parfois substantiellement, le contenu de leur enseignement et leur pédagogie. Jamais, jusqu'à ce jour, le ministère n'a évalué ces réformes, ni d'ailleurs, d'une façon plus générale, la qualité de l'enseignement du français dans les cégeps. Alors, sur quoi se fonde la nécessité d'une réforme? Sur les sondages de l'ICOP ou de la GRC? Et en quoi les nouveaux objectifs proposés par le ministère sont-ils autre chose que des remèdes imaginaires à des maladies imaginaires? Chose certaine, chaque fois que le ministère a proposé quelque formule de nouveau programme, il s'est toujours fait dire que ses remèdes hypothétiques étaient des remèdes de cheval, administrés, sinon à des chevaux imaginaires, du moins à des chevaux de bois préfabriqués: ce qu'il appelle «les besoins langagiers du s'éduquant» découle de la philosophie Assimil-K-Tell-Ghislain Dufour-Cottonelle.

4. Le ministère voudrait bien que la réforme amorcée dans l'enseignement du français au primaire et au secondaire, ait des prolongements au collégial. Les enseignants aussi: ils attendent impatiemment le jour béni où les étudiants arriveront au collégial en sachant lire, comprendre et écrire. C'est pour 1986 qu'on nous annonce ce grand jour; à ce moment-là, nous prendrons la relève, pour apprendre aux étudiants à lire, comprendre et écrire, mais peut-être autre chose d'un peu plus évolué que la philosophie Assimil-K-Tell-etc.

Et la suite?

Il y a de l'espoir pour les castors.

Il semble, en effet, que du spectaculaire tohu-bohu de la dernière décennie, des formes vivantes et simples commencent à se dégager. En voici quelques-unes:

1. Les projets de programme du ministère, même s'ils ont la tête dure comme un bulldozer programmé, se font cependant plus raisonnables, c'est-à-dire de moins en moins ambitieux. Le dernier projet se résumait à deux pages; quand il aura franchi la dernière barrière, celle du ministre, on peut espérer qu'il se réduira pratiquement à cette solennelle déclaration: «Dans les cégeps, les cours de français porteront sur la langue et la littérature.» Voilà. Avec ces deux objectifs, la jeunesse québécoise pourra courir, sur ses deux jambes, non pas peut-être d'un océan à l'autre, mais de façon beaucoup plus sensée: jusqu'au bout d'elle-même; et sans crier nécessairement: Le Canada est un bien beau grand pays!

2. Les enseignants sont-ils prêts à relever pareil défi? — Pourquoi pas? Ignorent-ils ce qu'est la littérature, ce qu'est la langue? S'ils l'ignorent, est-ce des programmes nationaux qui leur donneront un commencement de compétence? Dans chacun des cégeps, on ne trouve peut-être pas autant de «compétence» en français qu'au Complexe G du ministère de l'Éducation; mais on trouve sans doute suffisamment de gens équilibrés pour savoir si, pour bâtir des cabanes de castors, il vaut mieux utiliser le ciment, le plastique, la farine, la margarine, ou quelque matériau mieux adapté. Qu'est-ce que t'en penses?

Mais les inconvénients?

Beaucoup pâliront d'angoisse en voyant un «si tant énorme» problème réduit de cette façon. Voyons si leur angoisse est justifiée.

— Les technocrates-organigrammo-pathes travailleraient peut-être mieux, s'ils pouvaient afficher sur les murs de leurs bureaux le diagramme des collèges et, en regard, les microfilms où serait inscrit le programme de français uniforme pour tous les cégeps. Chaque matin, avant de se mettre à l'ouvrage, ils visionneraient les microfilms, pour être sûrs qu'eux-mêmes et tous «les intervenants», y compris «les s'éduquants», travaillent dans la légalité et la constitutionnalité. — Mais est-ce vraiment nécessaire pour que la nation ne s'en aille pas à la diable? Je vous le demande; à eux aussi.

— Les Yvette et tous les fanatiques de l'Ordre et de la Loi préféreraient avoir l'assurance qu'au Cégep de Rosemont on enseigne le français de la même manière qu'au Cégep de Sept-Îles, avec le même programme et bientôt, grâce au progrès de la technologie, avec les mêmes professeurs choisis pour leur attachement à l'Ordre et à la Loi. — Est-ce que ce serait une garantie de qualité pour la langue, la littérature et la pensée? Je vous le demande encore. On prend des risques en laissant aux enseignants beaucoup de liberté; mais le remède du harnachement, s'ils l'acceptaient, ferait courir à la civilisation un tout autre risque, sans nom et sans visage: ce risque ou vice terrible, c'est celui de l'in-signifiante, de la médiocrité à la queue leu leu, celui du con anonyme.

— «Et l'angoisse de l'étudiant qui aurait à changer de collège au cours de ses études, y avez-vous pensé?» — J'y ai pensé. Mais l'étudiant, lui, n'y pense pas. S'il quitte Sept-Îles pour Montréal, il sera beaucoup plus angoissé par le métro, la bourse ou la chambre à trouver, que par le dépaysement causé par les programmes de français et la pédagogie des enseignants; si c'est un étudiant de Montréal qui déménage à Sept-Îles, il est fort probable que ce sont les épinettes noires qui risquent de le traumatiser, surtout s'il est trop profondément enraciné dans l'asphalte.

— Signalons une dernière angoisse, aussi futile que les autres. Pourquoi, dans les autres disciplines, les enseignants en arrivent-ils très rapidement à

se donner des programmes bien structurés, alors qu'en français les tiraillements s'éternisent? — La réponse est simple; simple et complexe comme un arbre. En mathématique, par exemple, l'objectif est relativement simple à fixer; simple aussi le cheminement qui peut y conduire. Mais en français, au collégial et à l'université surtout, quel est l'objectif? On peut bien répondre: la langue et la littérature. Cette réponse est claire et nette, aussi longtemps qu'on ne s'avise pas de voir que cette impeccable réponse ne répond à rien. C'est à peu près comme dire: L'homme est un animal raisonnable, ou: Le mariage, c'est l'union de l'homme et de la femme. À partir de réponses aussi claires et rigoureuses, vous pouvez tirer au moins cent philosophies de l'homme et du mariage. De même, demandez à cent écrivains ce qu'est la littérature, où va la littérature, et vous obtiendrez cent réponses centrifuges. Et c'est bien ainsi, parce que la littérature, expression de la pensée de l'homme, ne s'en va pas, sur un monorail, vers un objectif bien précis: elle s'en va où s'en va l'homme. Et l'homme ne s'en va pas nécessairement à l'épicerie, à Ottawa, ou au Complexe G: il peut s'en aller à hue (Léandre), à dia (Chiachia), au Nord-Sud (Trudeau), à Dieu et à diable (Ryan), et même au diable vauvert (vous et moi). C'est inquiétant, peut-être, mais c'est comme ça. Et, somme toute, il vaut beaucoup mieux pour l'homme être libre et inquiet, que bien tranquille et bien harnaché, ou calfeutré à la miraculeuse mousse d'urée conforme à l'ouellet.

Ce qui ne veut pas dire que la langue, ça ne s'enseigne pas. Ça s'enseigne, comme le ski, le woula-woula-houp, et la chasse aux papillons. La grammaire, ça s'apprend et ça s'enseigne. La littérature aussi. Et les enseignants, dans une certaine mesure, peuvent s'apprendre mutuellement à mieux enseigner la langue et la littérature. Lors de la dernière réunion du Comité pédagogique de français, ils se sont justement montrés très intéressés à multiplier les échanges sur ces questions. Il en sortira un consensus incontestablement plus fructueux que les ralliements autour d'objectifs et de programmes cadres imposés par «les compétences».

*
* *

Depuis déjà plusieurs années, le débat tourne presque uniquement autour de la question suivante: «Les béquilles proposées ou imposées par la DGEC ou le ministère de l'Éducation sont-elles de bonnes et belles béquilles?» Pour faire avancer et déboucher le débat, le moment est sans doute venu de nous poser cette autre question, beaucoup plus simple, mais génératrice de profondes réformes: «Mais, au fait, avons-nous besoin de béquilles?» La réponse arrivera vite, et sur ses deux jambes, si on n'est pas un handicapé accidentel ou de naissance. Alors, je vous le demande une dernière fois, quel besoin avons-nous de nous laisser «shtroumfer» à la mousse si bien nommée plus haut?

Imagine

«Un magazine de science-fiction qui s'affirme» **Le Soleil**

«C'est la seule revue de science-fiction qui cherche à sortir des sentiers battus.» **Ailleurs et Autres**

«Imagine... ça vole très haut, et le résultat est surprenant.» **Fiction**

«Imagine... offre à ses lecteurs une matière d'excellente qualité.» **Nos Livres**

La fondation d'Imagine... a été saluée par la critique comme un événement majeur. Pour être au courant de ce qui se fait aujourd'hui en science-fiction, il faut lire Imagine...

Abonnez-vous au tarif exceptionnel de 12 \$ (quatre numéros): vous recevrez gratuitement trois livres au choix (soit pour une valeur moyenne de 15 \$) de la collection «SF» ou du «Livre d'Or» des éditions Presses Pocket, offerts par les Presses de la Cité (Montréal).

Voici mon choix des trois livres de Presses Pocket:

Cette offre est valable jusqu'au 31 mai. Elle ne s'adresse pas aux institutions.

1. _____

2. _____

3. _____

Nom _____

Adresse _____

Code Postal _____

Chèque ou mandat à l'ordre d'Imagine... 403, boul. St-Joseph ouest suite 21, Montréal Québec H2V 2P3